

ESPRIT

ESPRIT, décembre 1989

Les nouveaux traîtres de John Le Carré

Percy Kemp

*Always look for advantage, not perfection.
Steed-Asprey*

Bartholomew Scott Blair, alias Barley Blair, de Abererombie & Blair éditeur londonien, amoureux de jazz, saxophoniste à ses heures et plus souvent épave imbibée de scotch, a depuis fort longtemps désespéré ses vénérables tantes, épuisé la patience de ses nombreux créanciers, et fait un véritable gâchis de sa vie privée. Désœuvré, profondément blasé, et se reconnaissant de moins en moins dans l'Angleterre thatchérienne, Barley n'a rien du patriote et estime en fait « qu'il n'y a vraiment d'espoir pour l'humanité que si nous trahissons tous nos pays respectifs¹ ». C'est pourtant à ce même Barley que les services secrets anglais et américains vont demander d'aller en Russie recruter Yakov, un scientifique de ses amis en rupture de ban avec la nomenklatura, obsédé par l'Armageddon, et qui, répondant à une pulsion aussi généreuse que suicidaire, avait envoyé à Barley, à fin de publication, un manuscrit sur l'état pitoyable de la force de frappe nucléaire soviétique. A Moscou, Barley rencontre et tombe amoureux de Katya, son contact avec Yakov. Entre temps, l'opération conjointe anglo-américaine a été totalement récupérée par le service américain (budget limité et suivisme atlantiste des Néo-Anglais obligeant) et, la conjonction de ces deux facteurs aidant, Barley finit par échapper au contrôle de ses maîtres.

Telle est, en bref, la trame du dernier roman de John Le Carré, *The Russia House*². *The Russia House*, c'est le nom du département des opérations soviétiques des services secrets anglais, et c'est aussi celui de la bâtisse vieillotte et quelque peu délabrée du quartier londonien de Victoria qui l'abrite.

The Russia House, c'est tout d'abord une histoire d'espionnage, avec en toile de fond les relations Est-Ouest à l'heure de la *perestroïka* et le combat d'arrière-garde mené par les partisans de la guerre

¹ Les passages cités sont traduits par l'auteur de ce texte.

² John Le Carré, *The Russia House*, Londres, Hodder & Stoughton, 1989 ; trad. française chez Robert Laffont, Paris, 1989.

froide les cold warriors) et les stratèges et bénéficiaires du complexe militaro-industriel, moins effrayés par l'Armageddon que par la perspective de voir disparaître le concept d'ennemi qui fonde leur cohérence. « Les vieux ismes étaient morts. La rivalité entre le communisme et le capitalisme s'était terminée en moite pleurnicherie. Abandonnant le terrain, sa rhétorique était entrée dans la clandestinité, trouvant refuge dans les alcôves secrètes des hommes en gris qui continuaient de danser longtemps après que la musique se fut arrêtée.»

Cette toile de fond morale et binaire ne l'est en fait qu'en apparence. Derrière les relations Est-Ouest se profile en effet une autre relation, triangulaire celle-là, entre l'Amérique, la Russie et l'Angleterre. Étonnant John Le Carré, pour qui la *perestroïka* et les relations Est-Ouest (qui auraient contenté plus d'un romancier, et certainement plus d'un lecteur) ne sont en fait qu'un prétexte pour discourir sur l'Angleterre et sur la position toute particulière qu'elle occupe dans les relations entre les deux blocs. Ancrée dans le camp américain par les contraintes de la géopolitique, de la langue, de la culture dominante et de la volonté de ses maîtres, l'Angleterre de John Le Carré n'en tend pas moins vers la Russie. Barley nous apparaît alors comme le représentant de toute une classe et de toute une génération d'Anglais aujourd'hui irrémédiablement marginalisés, chez qui l'anti-modernisme et l'anti-américanisme priment, qui se reconnaissent de plus en plus mal dans l'Angleterre des atlantistes et des yuppies, et qui ne pardonnent pas à Margaret Thatcher de vouloir remplacer leurs bonnes vieilles cabines téléphoniques rouges par de nouvelles cabines, de couleur grise, comme ces hommes en gris, les nouveaux maîtres de l'Angleterre.

Désir de Russie auquel répond, côté russe, un désir d'Angleterre. Non pas chez les Soviétiques, non pas chez les Russes nouvelle — eux n'ont qu'un désir d'Amérique, un désir de consommation, un désir de notoriété — mais chez certains Russes qui gardent encore de l'Angleterre et de l'Europe une image pré-atlantiste datant, au mieux, de 1944. Pour ceux-là, la chute sera encore plus dure. L'avenir que leur préparent leurs dirigeants est, en effet, on ne peut plus américain.

Les hommes en gris qui manipulent Barley peuvent bien penser et agir en termes d'Est et d'Ouest, d'Otan, de Pacte de Varsovie, d'Union soviétique, d'Etats-Unis, de CEE, de Comecom et de Cocom, Barley, lui, continue d'évoluer dans un monde désuet peuplé de Russes, d'Arméniens, de Juifs, de Bostoniens, d'Écossais et d'Anglais, un monde où un homme est reconnaissable moins à son passeport qu'à son accent, à son « style », à son rapport à l'argent, et peut-être encore à ses chaussures. Et c'est précisément l'incapacité dans laquelle les hommes en gris se sont trouvés de déceler ce hiatus entre leur vision du monde et celle de Barley qui allait entraîner l'échec de l'opération.

Dans *The Russia House* de John Le Carré, il n'y a en effet ni montage compliqué, ni agent double, ni agent triple, ni désinformation. Tout est simple, tout est limpide, et c'est une erreur d'appréciation de la part des Anglo-Américains qui fera que Barley finira par échapper à leur contrôle. En effet, le service anglais qui avait à l'origine réussi à recruter Barley allait, chemin faisant et en cours de manipulation, changer de manière si évidente, si choquante pour Barley, que ce dernier, ne s'y reconnaissant plus du tout, prendra finalement la décision de franchir le pas et de trahir. Et c'est cette mutation des services secrets anglais que Le Carré nous décrit de manière incisive: prépondérance accrue du renseignement « technique » sur le renseignement « humain » d'un côté, et OPA réussie des Américains sur les Anglais de l'autre.

La victoire du renseignement « technique » sur le renseignement « humain », c'est d'abord la marginalisation des officiers traitants de la vieille école, Anglais et Américains confondus — le début de la fi pour ceux pour qui la manipulation d'une source est avant tout surtout une question de « rapport » et de psychologie, ceux pour qui relation avec la source vient avant les informations qu'on peut en tirer. La victoire du renseignement « technique » sur le renseignement « humain » c'est, à travers le récit de John Le Carré, la subordination de ces officiers traitants et de leurs sources à une panoplie impressionnante de machines allant du satellite-espion au détecteur de mensonge en passant par tout un dispositif de surveillance audiovisuelle installé par les Américains dans les rues mêmes de

Moscou et par un système de communications codé en mode numérique transmettant à une vitesse de 1/1 000^e du temps réel. Alors que par le passé, espionnage était synonyme d'attente (*Spying is waiting*), dans les services *new look* espionner rime désormais avec écouter (*Spying is listening*). Cette tendance irréversible décrite par John Le Carré dans *The Russia House* et déjà détectable à la fin de *Call for the Dead* (L'Appel au mort) n'est pas sans rappeler le triomphe définitif des « techniciens » sur les « humains » dans *Eeny Meeny Miny Mole* de Marcel D'Agneau. Cet ouvrage plagie trop évidemment Le Carré — et notamment son *Tinker Tailor Soldier Spy* (*La Taupe*) — et le pseudonyme de l'auteur — D'Agneau — rappelle par trop Le Carré pour qu'on ne se doute pas qu'il y a anguille sous roche et qu'il s'agit là de l'œuvre d'un simple plagiaire.

Quant à l'OPA effectuée par le service américain sur son homologue anglais, elle est perceptible à plus d'un niveau. Conjointe à l'origine (les Américains y mettant leur argent et les Anglais, eux, leurs sources, leur joe comme ils disent), l'opération est graduellement prise en charge par les Américains. L'état-major conjoint anglo-américain quitte le sous-sol minable de la maison de Victoria pour un bel appartement en terrasse du quartier chic de Grosvenor Square — à deux pas de l'ambassade américaine ; Walter, pour qui Barley s'était pris de sympathie, est tout bonnement éjecté de l'opération — la partie américaine ayant décrété que sa sexualité (Walter est homosexuel) était une source de risque ; Ned, le patron de *The Russia House* et lui-même un homme de terrain, se laisse subrepticement marginaliser ; et l'entreprise familiale de Barley, Abercrombie & Blair, fusionne avec Potomac Traders de Boston après que les services secrets américains y ont investi une somme substantielle d'argent. L'OPA américaine sur le service anglais est de même perceptible au niveau sémiologique, puisque désormais — américanisme oblige — camion ne se dit plus *lorry*, mais *truck* !

La conjonction de ces deux évolutions consacre l'arrivée au pouvoir d'une nouvelle caste d'officiers de renseignement anglais, ceux que Le Carré appelle les espiocrates. Hommes de pouvoir rompus à l'art de l'*office politics*, ces hommes en gris partagent les options atlantistes de leurs maîtres ès gris de Whitehall et de Downing Street ; lesquels maîtres, sacrifiant à la mode américaine, leur imposent désormais les lubies et les élucubrations de leurs « conseillers officieux » — des universitaires et des industriels pontifiants qui s'amuse à jouer aux espions du dimanche. Dans *The Russia House*, le représentant type de cette nouvelle caste d'espiocrates est Clive, le directeur-adjoint du service, véritable apparatchik thatchérien dénué de tout humour comme de tout scrupule, atlantiste jusqu'au bout des ongles, et qui a bâti sa carrière sur l'arrimage définitif du service anglais à son grand « cousin » américain. Clive rappelle en fait Saul Enderby qui, dans *The Honourable Schoolboy* (Comme un collégien), conspire avec les Américains et finit par remplacer George Smiley à la tête du service.

Le parallèle avec *The Honourable Schoolboy* est en fait assez frappant. Alors que Clive rappelle Saul Enderby et l'échec de Ned celui de Smiley, Barley évoque fortement Jerry Westerby — *the honourable schoolboy* lui-même. Mais Barley est un Jerry plus âgé, plus expérimenté aussi, moins naïf, et qui a désormais appris à connaître les hommes en gris. Pour avoir trop longtemps hésité entre son amour pour Lizzie Worthington et sa loyauté envers le service, Jerry Westerby jouera et perdra. Pour avoir lui aussi hésité, T.E. Lawrence perdra l'Angleterre après avoir perdu l'Arabie. Barley, lui, n'hésitera pas. Sacrifiant la perfection à l'avantage, Barley mettra en œuvre toute la technique et toutes les ruses que lui avaient inculquées ses manipulateurs et les retournera contre eux. Et cette fois-ci, l'amour aura raison des hommes en gris.

A l'amour salutaire de Barley pour Katya répond, comme dans un jeu de miroirs aux espions, l'amour bridé, rentré, du narrateur, Harry, pour Hannah. Harry le grisâtre, Harry qui rase les murs, Harry qui trahit et abandonne Hannah pour le service et pour la grisaille rassurante de l'institution. Harry: « Encore un de ces Anglais qui continuent d'arborer, par civilité, l'espoir qu'ils ont depuis longtemps perdu. »

Avant Barley, d'autres Anglais avait déjà trahi l'Angleterre au nom d'un autre désir d'Angleterre. Bill Haydon, Philby, Burgess, MacLean, d'autres encore : « Dressés pour l'Empire, dressés pour

dominer les mers, fini tout ça, emporté », comme dit si bien Connie Sachs. Traîtres, ces hommes-là l'avaient été comme patriotes, mais aussi comme amants, comme collègues, comme amis, et comme membres « de cette inestimable élite qu'Ann Smiley appelle vaguement le Beau Monde ». Trahissant l'Angleterre, ils avaient simplement abandonné un isme pour un autre. Trop peu pour Barley. Trahissant l'Angleterre, Barley, lui, demeure fidèle à ses amours, à ses collègues, à ses amis, et même à sa classe. Trahissant l'Angleterre, Barley choisit de trahir avec elle tous les ismes et tous les hommes en gris de tous les pays. « Leurs drapeaux ne lui disaient plus rien. Ils pouvaient flotter à tous les vents. Il ne serait pas leur traître. »

Percy Kemp